

Penser autrement l'algérianité

La contribution des voix féminines dans la littérature algérienne du XXI^e siècle

Rethinking Algerian Identity

The Contribution of Female Voices in 21st Century Algerian Literature

Dre Amel MESLI

Auteur correspondant, École supérieure de Management, Tlemcen (Algérie),
mesliamel3@gmail.com

Soumission : 16.12.2025 – Acceptation : 30.04.2026 – Publication : 01.05.2026

Résumé — Cet article s'intéresse à la place des voix féminines dans la littérature algérienne du XXI^e siècle et à leur contribution à la reconfiguration de l'algérianité dans l'extrême contemporain. Il s'appuie sur un corpus d'écrivaines post-2000 représentatives de diverses approches : Maïssa Bey (*Bleu, blanc, vert ; Surtout ne te retourne pas*), qui explore la mémoire intime et la vulnérabilité des corps ; Kaouther Adimi (*Nos richesses ; Les Petits de décembre*), qui revisite l'histoire et la ville à travers des écritures fragmentaires ; Lynda Chouiten (*Une valse*), centrée sur l'intimité et les espaces domestiques et urbains ; Samira Negrouche (*Traces ; Théorie des coïncidences*), dont la poésie performative et l'hybridation des formes interrogent la mémoire collective ; et des écrivaines de la diaspora comme Nina Bouraoui (*Garçon manqué*) et Faïza Guène (*Kiffe kiffe demain*), qui déplacent l'Algérie dans des imaginaires transnationaux et diasporiques.

L'article montre comment ces voix féminines déplacent les héritages classiques de l'algérianité – *récit national, héroïsme masculin, guerre de libération* – pour révéler une algérianité fragmentée, plurielle et quotidienne. Il analyse également les innovations formelles caractéristiques de l'extrême contemporain, telles que la polyphonie, l'écriture de l'intime, et la hybridation des genres (*autofiction, témoignage, chronique, lettres, poésie*), qui permettent d'explorer les corps, les affects et les espaces sociaux comme lieux de redéfinition du collectif. Enfin, il examine comment ces textes déplacent l'Algérie au-delà de ses frontières physiques, construisant une algérianité dynamique et plurielle, traversée par les langues, les mémoires, les filiations et les solidarités féministes.

Mots-clés : *voix féminines, littérature algérienne, extrême contemporain, algérianité, mémoire.*

Abstract — This article examines the place of female voices in 21st-century Algerian literature and their contribution to the reconfiguration of Algerian identity in the extreme contemporary era. It draws on a corpus of female writers from after 2000 who represent a variety of approaches: Maïssa Bey (*Bleu, blanc, vert ; Surtout ne te retourne pas*), who explores intimate memory

and the vulnerability of bodies; Kaouther Adimi (*Nos richesses ; Les Petits de décembre*), who revisits history and the city through fragmentary writing; Lynda Chouiten (*Une valse*), who focuses on intimacy and domestic and urban spaces; Samira Negrouche (*Traces ; Théorie des coïncidences*), whose performative poetry and hybridisation of forms question collective memory; and writers from the diaspora such as Nina Bouraoui (*Garçon manqué*) and Faïza Guène (*Kiffe kiffe demain*), who shift Algeria into transnational and diasporic imaginaries.

The article shows how these female voices shift the classic legacies of Algerian identity – *national narrative, male heroism, war of liberation* – to reveal a fragmented, plural and everyday Algerian identity. He also analyses the formal innovations characteristic of the extreme contemporary, such as polyphony, intimate writing, and the hybridisation of genres (*autofiction, testimony, chronicle, letters, poetry*), which allow us to explore bodies, emotions and social spaces as places where the collective is redefined. Finally, it examines how these texts shift Algeria beyond its physical borders, constructing a dynamic and plural Algerian identity, traversed by languages, memories, filiations, and feminist solidarities.

Keywords: *Female Voices, Algerian Literature, Extreme Contemporary, Algerian Identity, Memory.*

Introduction

Dans le champ de l'extrême contemporain, la littérature algérienne de langue française connaît une dynamique de transformation profonde, qui se manifeste notamment par l'émergence et la consolidation des voix féminines. Ces écritures, longtemps reléguées aux marges du canon littéraire national, occupent désormais une place centrale dans la reconfiguration des imaginaires algériens. Elles ne se contentent pas d'investir un espace déjà babilisé : *elles en déplacent les lignes, en interrogent les fondements et en redéfinissent les catégories structurantes*. À travers leurs œuvres, les écrivaines algériennes contemporaines participent à une remise en question radicale des représentations figées de l'algérianité, entendue non plus comme une essence stable ou un héritage monolithique, mais comme un processus ouvert, pluriel et conflictuel.

Cette redéfinition s'opère en rupture avec les paradigmes dominants qui ont longtemps structuré la production littéraire algérienne, en particulier dans l'après-indépendance. Le récit national, fortement marqué par l'héroïsation masculine, la glorification du sacrifice et la sacralisation de la guerre de libération, a imposé une vision univoque de l'histoire et de l'identité collective. Dans ce cadre, la nation se donnait à lire à travers une narration téléologique, orientée vers la célébration d'un destin commun et d'une mémoire officielle peu encline à accueillir la pluralité des voix. Les écrivaines de l'extrême contemporain s'inscrivent à distance critique de cet héritage : elles en révèlent les silences, en exposent les zones d'ombre et en interrogent les exclusions, notamment celles qui ont frappé les expériences féminines, intimes et ordinaires.

En revisitant les héritages mémoriels, ces autrices déplacent le centre de gravité du récit littéraire. Elles donnent voix à des figures longtemps invisibilisées : *femmes anonymes*,

subjectivités marginales, existences brisées par l'histoire ou condamnées au non-dit. Loin de reconduire une mémoire monumentale, leurs textes privilégient une approche fragmentaire, sensible et incarnée du passé, où l'histoire collective se recompose à partir de trajectoires singulières. Cette attention portée à la vulnérabilité quotidienne au corps, à l'affect, à la parole blessée, ne relève pas d'un repli sur l'intime, mais constitue au contraire un geste politique fort, par lequel l'expérience individuelle devient un lieu de reconfiguration du collectif.

Sur le plan formel, cette entreprise de redéfinition s'accompagne d'innovations esthétiques significatives. Les écrivaines algériennes contemporaines mobilisent des dispositifs narratifs variés : *polyphonies subjectives, éclatement des voix, hybridation des genres, porosité entre fiction, autobiographie et témoignage.* Ces choix formels traduisent une volonté de rompre avec les modèles narratifs linéaires et totalisants, au profit d'écritures fragmentées qui rendent compte de la complexité des identités contemporaines. L'algérianité qui s'y dessine est mouvante, instable, traversée par des tensions multiples, et se construit dans l'entre-deux : *entre mémoire et présent, ici et ailleurs, appartenance et déplacement.*

Cette dynamique est indissociable des mobilités géographiques et symboliques qui caractérisent une large part de la production féminine algérienne contemporaine. L'expérience de l'exil, de la diaspora ou de la circulation transnationale ne constitue plus une simple toile de fond narrative : elle devient un principe structurant de l'écriture. En inscrivant l'Algérie dans des espaces multiples européens, méditerranéens, africains ou transnationaux. Ces œuvres déplacent les frontières de l'imaginaire national et interrogent les rapports entre territoire, langue et identité. L'algérianité se déploie alors comme une réalité relationnelle, façonnée par la migration, la pluralité linguistique et la mémoire diasporique.

C'est dans cette perspective que s'inscrit la présente contribution, qui se propose d'analyser la manière dont les écrivaines algériennes du XXI^e siècle participent à une redéfinition profonde de l'algérianité, tant sur le plan thématique que formel.

L'article s'organise autour de **trois axes complémentaires.**

- **Le premier axe** *interroge* les héritages revisités et les processus de réinvention identitaire, en mettant en lumière la façon dont ces écritures féminines déconstruisent les récits dominants et donnent à voir des expériences féminines fragmentées, quotidiennes et souvent marginalisées.
- **Le deuxième axe** *se concentre* sur les formes et les voix de l'algérianité contemporaine, en analysant les choix esthétiques caractéristiques de l'extrême contemporain, tels que la polyphonie narrative, l'écriture de l'intime et l'hybridation générique.
- **Le troisième axe** *explore* les mobilités et les géographies de l'algérianité féminine, en montrant comment ces œuvres déplacent l'Algérie au-delà de ses frontières physiques pour en faire un espace symbolique dynamique, pluriel et transnational.

À partir d'un corpus resserré réunissant des œuvres de *Maïssa Bey, Kaouther Adimi, Leïla Sebbar, Nina Bouraoui, Amel Bouchareb*, et tant d'autres, cette étude met en évidence la manière dont ces autrices transforment le silence en sororité créative, l'intime en levier politique et l'exil en lieu de recomposition identitaire. À travers leurs textes, l'algérianité se déploie dans des imaginaires transnationaux où s'articulent pluralité linguistique, mémoires

migratoires et subjectivités féminines. Ce corpus permet ainsi de saisir les dynamiques majeures de la littérature féminine algérienne contemporaine et d'en analyser les apports décisifs à la redéfinition des cadres symboliques de l'appartenance nationale.

1. Héritages revisités et algérianité réinventée dans la littérature algérienne contemporaine

L'algérianité s'est historiquement construite dans l'espace discursif d'un récit national fortement polarisé autour de la guerre de libération, érigée en matrice fondatrice de l'identité collective. Ce récit, largement dominé par les figures de combattants, de martyrs et de héros masculins, a produit une mémoire officielle où la nation se donnait à voir sous les traits d'un sujet viril, sacrificiel et homogène. Une telle configuration mémorielle a longtemps imposé une vision univoque de l'histoire, reléguant les femmes à des rôles périphériques – silhouettes allégoriques, mères endeuillées, figures silencieuses de la souffrance – sans véritable accès à la parole ni à la subjectivité. Les grandes formes discursives qui ont structuré la littérature algérienne de l'après-indépendance, telles que le roman de guerre, le témoignage militant ou le récit nationaliste, ont ainsi contribué à figer l'Algérie dans un imaginaire héroïque, peu enclin à accueillir les expériences ordinaires, les fractures intimes et les vécus féminins.

Dans la production littéraire algérienne du XXI^e siècle, les écrivaines s'attachent précisément à déconstruire cet héritage en opérant un déplacement décisif du regard et de la narration. Il ne s'agit plus de reconduire les grands récits fondateurs, mais d'en interroger les angles morts, d'en fissurer l'apparente cohérence et d'en révéler les exclusions structurelles. À cet égard, l'œuvre d'Assia Djebar constitue une matrice essentielle, tant sur le plan esthétique que théorique. Dans *Nulle part où se cacher* (2007), elle prolonge sa relecture des figures féminines effacées de l'histoire algérienne, en faisant du français travaillé par l'oralité berbère et arabe une langue de la fragilité, de la mémoire blessée et de l'altérité. L'écriture djebarienne s'inscrit dans une dynamique de contamination linguistique où la langue héritée de la colonisation cesse d'être un simple « *butin de guerre* » pour devenir un espace d'émancipation intime et de transmission maternelle. En affirmant que « *persiste toujours l'aile d'une altérité sous-jacente* », Djebar donne à entendre une algérianité traversée par la différence, l'ailleurs et la pluralité des voix, substituant aux figures héroïques monumentales des subjectivités anonymes dont les corps portent les failles de la nation.

Maïssa Bey radicalise cette entreprise de subversion mémorielle en inscrivant son œuvre au cœur des traumatismes contemporains. Dans *Nouvelles lettres à un poète* (2008) met en scène des survivantes de la décennie noire qui transforment le silence imposé par la violence politique en une correspondance fragmentée et douloureuse. Loin de toute glorification de l'héroïsme collectif, les figures féminines – mères endeuillées, sœurs privées de réponses, amantes confrontées à l'absence – interrogent les zones de non-dit du récit national. Les violences de genre, les disparitions inexpliquées et les silences familiaux apparaissent alors comme autant de fissures dans l'unité mythifiée de la nation. Le trauma n'y est plus appréhendé comme un événement strictement historique, mais comme une blessure intime et persistante, inscrite dans les corps et les affects. Bey opère ainsi un déplacement majeur :

l'algérianité cesse d'être une abstraction héroïque pour se donner à lire dans les gestes ordinaires, les colères retenues et les deuils inachevés.

Cette exploration de la mémoire intime se poursuit dans *Surtout ne te retourne pas* (2010), où l'auteur donne voix aux traumatismes féminins hérités de l'Histoire à travers le personnage de Zahra. La violence domestique, l'effacement des expériences féminines et le poids des récits tus y sont mis en scène comme des prolongements des violences collectives. Lorsque Zahra affirme porter « *le poids des histoires que l'on ne raconte jamais* », la littérature devient un espace de dévoilement des douleurs invisibles qui traversent la société algérienne. De même, dans *Bleu, blanc, vert* (2006), Bey confronte frontalement l'héroïsme masculin à la vulnérabilité des corps féminins, révélant l'asymétrie mémorielle entre ceux qui se racontent comme héros et celles dont les existences se tissent dans l'ombre. L'algérianité se trouve ainsi revisitée depuis les marges, à partir de l'intime et du quotidien, contre les récits triomphalistes.

Dans *Leïla* (2012), Fatima Bhiri s'inscrit dans cette dynamique de réévaluation critique en ancrant son récit dans la mémoire familiale post-indépendance. La narratrice, femme ordinaire du Constantinois, exhume les tabous patriarcaux, les fractures régionales et les tensions sociales occultées par le discours officiel. L'algérianité y apparaît comme une expérience située, prise entre attachement à la terre natale et désir d'émancipation, entre normes imposées et aspirations individuelles. Bhiri assume pleinement la dissonance : *les temporalités, traces coloniales, héritage de la décennie noire, quotidien urbain contemporain qui se superposent sans se résoudre dans une synthèse harmonieuse*. Cette coexistence conflictuelle révèle une nation en perpétuelle négociation, loin de toute stabilité identitaire.

Ce déplacement global s'inscrit dans un passage plus large d'une algérianité héroïque à une algérianité vulnérable, fragmentée et profondément quotidienne. Là où les récits de la première génération exaltaient le collectif et la grandeur nationale, les textes de Djébar, Bey et Bhiri mettent en scène des existences travaillées par des tensions multiples : *entre mémoire et oubli, enracinement et désir de départ, contraintes patriarcales et aspirations genrées*. Les figures féminines ne sont plus des icônes figées, mais des sujets en devenir, traversés par la peur, la honte, le désir, la colère et la créativité. En assumant cette vulnérabilité, les écritures féminines contribuent à désessentialiser la nation et à la penser comme un espace pluriel, traversé par des lignes de fracture liées au genre, à la classe sociale, à la région et à la génération.

Kaouther Adimi participe à cette reconfiguration en revisitant l'histoire culturelle d'Alger à travers des dispositifs narratifs fragmentaires et polyphoniques. Dans *Nos richesses* (2017), la figure du libraire Edmond Charlot sert de point d'ancrage à une réflexion plus large sur la circulation des voix, des livres et des mémoires. La narration éclatée reflète la complexité de la mémoire collective, où chaque trajectoire individuelle participe à une histoire plurielle. L'affirmation selon laquelle « *chaque livre porte les voix que l'on n'entend jamais* » inscrit la littérature dans une logique de transmission alternative, attentive aux marges et aux silences. Cette déconstruction des récits linéaires se poursuit dans *Les Petits de décembre* (2019), où l'histoire nationale se recompose à partir de souvenirs ordinaires et d'expériences enfantines.

Lynda Chouiten, dans *Une valse* (2022), explore quant à elle les espaces domestiques et urbains pour montrer que l'algérianité ne se réduit pas aux grands événements historiques. En investissant le silence des appartements, les relations intergénérationnelles et les sensibilités féminines, son écriture met en lumière des vérités enfouies dans le quotidien. L'Algérie qui s'y dessine est celle des gestes ordinaires, des tensions familiales et des affects discrets, participant à une redéfinition sensible de l'imaginaire national.

Samira Negrouche adopte une démarche singulière en mêlant poésie performative et écriture hybride. Dans *Traces* (2012), puis dans *Théorie des coïncidences* (2021), elle interroge la mémoire collective à partir des expériences minoritaires et des voix absentes. En donnant à entendre « *les voix qui manquent* », Negrouche inscrit son œuvre dans une poétique de la réparation, où la fragmentation devient un mode d'accès à une algérianité plurielle, en tension constante entre le personnel et le collectif.

Enfin, les écrivaines de la diaspora, telles que Nina Bouraoui et Faïza Guène, déplacent l'Algérie au-delà de ses frontières géographiques. Dans *Garçon manqué* (2000), Bouraoui explore les tiraillements identitaires liés à l'exil, au déracinement et à l'entre-deux culturel, faisant de l'algérianité une quête instable et inachevée. Guène, dans *Kiffe kiffe demain* (2004), donne à voir les expériences quotidiennes des jeunes filles issues de l'immigration dans les banlieues françaises, révélant les stratégies de visibilité et de résistance face à l'invisibilisation sociale. Ces écritures diasporiques montrent que l'algérianité contemporaine se construit dans des réseaux affectifs, sociaux et symboliques transnationaux.

Ainsi, dans l'extrême contemporain, les voix féminines algériennes procèdent à une relecture critique de l'Histoire, déplacent les récits héroïques et rendent visibles des expériences longtemps marginalisées. La mémoire féminine, les corps et les espaces intimes deviennent des lieux privilégiés d'expérimentation littéraire, permettant de penser autrement l'Algérie et de redéfinir les contours d'une algérianité sensible, plurielle et profondément dynamique.

2. Formes, voix et esthétique de l'algérianité contemporaine

Si la réécriture des héritages permet de redéfinir l'algérianité, ce déplacement s'opère tout d'abord par des choix formels qui rompent avec les conventions narratives dominantes. Dans la littérature algérienne féminine du XXI^e siècle, l'extrême contemporain se caractérise par une forte orientation vers la polyphonie, l'écriture de l'intime et l'hybridation des genres. Les autrices brouillent délibérément les frontières traditionnelles entre roman, témoignage, autofiction, chronique, correspondance ou poésie, faisant de cette indétermination générique un *gestus*¹ esthétique et politique.

¹ « [...] même s'il demeure un outil peu utilisé, en pratique comme en théorie, il constitue l'un des concepts les plus subtils et les plus productifs pour décrire la manière dont l'acteur, le metteur en scène et le spectateur conçoivent la gestuelle dans sa dimension collective » (Pavis, 1999, p. 95). « Au sens premier, le *gestus* est le rapport social que l'acteur établit entre son personnage et les autres [...]. Le *gestus* donne ainsi la clé des attitudes corporelles, des intonations et des expressions faciales, autrement dit du corps entier dans ses dimensions visuelle et vocale » (Pavis, 1999, p. 96).

La polyphonie narrative constitue un premier vecteur majeur de cette transformation esthétique. Leïla Sebbar, dans *Une enfance algérienne* (2014), illustre parfaitement ce dispositif en mettant en scène une constellation de voix familiales ; grand-mère analphabète, mère en exil, nièces urbaines, articulées en fragments épistolaires et souvenirs rapportés. Loin de produire une narration unifiante, Sebbar juxtapose des discours hétérogènes : *l'oralité berbère de l'aïeule heurte le français codifié de la narratrice parisienne, révélant une algérianité plurielle traversée par des générations et des classes sociales distinctes*. Cette dissonance vocale rend visibles des régionalités souvent occultées, comme la Kabylie et Alger, et met en lumière des tensions sociales profondes, transformant l'Algérie en un véritable chœur conflictuel plutôt qu'un monolithe identitaire.

L'écriture de l'intime joue un rôle tout aussi déterminant dans cette reconfiguration. Dans *Nouvelles lettres à un poète* (2008), Maïssa Bey transforme la correspondance en un laboratoire affectif, où une mère adresse des missives à son fils disparu, mêlant deuil personnel et résonances de la décennie noire. Comme elle l'écrit :

« Ton absence creuse la maison comme une plaie ouverte sur la rue »,

le corps maternel, à la fois fatigué, veuf et résilient, devient le lieu d'une algérianité quotidienne. L'intime cesse de s'opposer au public, et les émotions viscérales, honte post-traumatique, tendresse sororale, colère contenue, déplacent la légitimité discursive des héros masculins vers les femmes ordinaires, faisant de la sensibilité personnelle un vecteur central de narration nationale.

Cette approche intimiste se combine avec la polyphonie pour articuler mémoire collective et expérience individuelle. Dans *Surtout ne te retourne pas* (2010), le récit alterne le regard de Zahra avec des voix secondaires, créant un espace narratif où le silence et la mémoire des femmes deviennent centraux :

« Je porte sur mes épaules le poids des histoires que l'on ne raconte jamais. »

Cette phrase illustre la tension entre l'Histoire collective et la nécessité de narrer des vécus féminins longtemps invisibles. De même, dans *Bleu, blanc, vert* (2006), Bey juxtapose les récits masculins et féminins pour souligner le contraste entre héroïsme et vulnérabilité :

« Pendant que les hommes se racontent en héros, nos vies se tissent dans l'ombre, fragiles et silencieuses. »

L'écriture fragmentaire et polyphonique permet ainsi à Bey de décentrer le récit national, offrant une lecture de l'algérianité qui intègre l'expérience intime et la vulnérabilité des femmes.

L'hybridation des genres accentue ce mouvement de déconstruction et d'innovation. Salima Derradji, dans ses chroniques urbaines comme *Les rues d'Alger* (œuvres récentes), fusionne autofiction et poésie en prose pour rendre compte de l'hybridité linguistique : *des phrases en darja s'insèrent dans le français, reflétant le flux des conversations algéroises*. Une séquence décrit ainsi une jeune femme traversant Bab El Oued :

« Les klaxons hurlent, les voiles claquent, mon cœur bat la chamade entre deux mondes. »

Ce montage mêlant chronique sociale et monologue intérieur traduit une algérianité en tension constante : périphéries ouvrières contre le centre bourgeois ainsi que le désir féminin contre les normes patriarcales. Derradji élabore ainsi une esthétique de la discontinuité qui épouse les fractures contemporaines et fait de l'écriture un véritable terrain de négociation identitaire.

Kaouther Adimi, dans *Nos richesses* (2017), utilise également une écriture fragmentaire et documentée, mêlant récit, correspondances et citations historiques. Cette hybridation produit une mémoire plurielle, où l'histoire d'Alger se lit à travers des micro-récits et où la place des femmes dans le tissu culturel et social se trouve révélée :

« Les rues parlent à qui sait écouter, et chaque livre abandonné laisse un souvenir de voix oubliées. »

Dans *Les Petits de décembre* (2019), elle poursuit cette démarche en donnant à lire des trajectoires individuelles et générationnelles souvent absentes des récits linéaires de l'Histoire, créant un espace esthétique où l'intime dialogue avec le collectif.

Lynda Chouiten, dans *Une valse* (2022), développe une écriture centrée sur les espaces domestiques et urbains, mettant en lumière le quotidien et les affects féminins :

« Dans le va-et-vient des couloirs et des balcons, se dessine la carte fragile de nos vies. »

La focalisation sur ces lieux intimes permet de réinventer l'Algérie, montrant que la vie quotidienne, les émotions et les relations intergénérationnelles participent à la construction d'une algérianité plurielle.

Samira Negrouche se distingue par sa démarche poétique et performative. Dans *Traces* (2012), elle mêle fragments poétiques, récit et réflexions personnelles pour faire entendre les expériences minoritaires :

« Les voix qui manquent, je les donne à entendre, pour que l'histoire cesse d'oublier. »

Dans *Théorie des coïncidences* (2021), l'hybridation entre texte et performance se poursuit, transformant l'écriture en un instrument de restitution de la mémoire collective où l'intime, le corps et l'Histoire s'entrelacent pour produire une algérianité plurielle et dynamique.

La dimension corporelle et affective constitue un axe majeur de cette esthétique. Chez Sebbar, les corps féminins en mouvement, migrations, grossesses, danses interdites, transforment les espaces domestiques et urbains en lieux politiques. Bey investit le ventre maternel comme archive vivante du trauma collectif, tandis que Derradji considère les rues comme un corps social :

« Mes pieds foulent l'asphalte craquelé, portant toutes les Algériennes qui marchent invisibles. »

Ces textes accordent une attention soutenue aux émotions traversant les chairs, peur, joie, colère, retrouvailles, et fusionnent intime et collectif.

Ainsi, à travers *la polyphonie* (Sebbar), *l'intime épistolaire* (Bey), *l'hybridation chronique* (Derradji) et *la centralité corporelle*, les écrivaines inventent des formes inédites pour penser et ressentir autrement l'algérianité. Les écrivaines de la diaspora, telles que Nina Bouraoui (*Garçon manqué*, 2000) et Faïza Guène (*Kiffe kiffe demain*, 2004), explorent la dimension transnationale : Bouraoui combine autofiction et récit d'exil, articulant mémoire familiale et expérience migratoire :

« On ne quitte pas sa maison, on emmène sa maison avec soi. »

Guène, proche du parlé des jeunes de banlieue, dépeint les expériences quotidiennes et les tensions identitaires :

« On vit ici, on rêve là-bas, et personne ne nous écoute jamais. »

Ces choix stylistiques réinventent l'algérianité comme espace mouvant et pluriel, où langues, mémoires et identités se croisent et se recomposent.

L'analyse comparée de ces œuvres montre que, dans l'extrême contemporain, les dispositifs formels ne sont pas de simples choix esthétiques, mais des outils essentiels de redéfinition de l'algérianité. Polyphonie, écriture fragmentaire, hybridation des genres, focalisation sur l'intime et sur le corps permettent de rendre visibles les marges, de révéler des mémoires oubliées et de proposer une lecture critique et plurielle de l'Algérie contemporaine.

3. Mobilités et géographies de l'algérianité féminine

Au XXI^e siècle, l'algérianité ne se limite plus aux frontières territoriales de l'Algérie ; elle s'étend dans des géographies mouvantes, façonnées par l'exil, les migrations, les déplacements transnationaux et les imaginaires diasporiques. Les voix féminines contemporaines mettent en lumière cette mutation en faisant de l'errance, qu'elle soit physique ou mémorielle, un véritable opérateur esthétique et symbolique. Loin d'une algérianité sédentaire, ces écritures la conçoivent comme un réseau complexe de liens, de langues multiples, de mémoires nomades, de filiations éclatées et de luttes féministes transfrontalières. Ce déplacement spatial et symbolique s'accompagne souvent de la mise au jour des silences et violences de genre, qui se transforment en créativité sororale et solidarités inédites.

Sakinna Boukhedenna illustre cette dynamique dans *Journal d'une féministe* (diaspora contemporaine), où l'exil en France devient un laboratoire d'algérianité en perpétuel mouvement. Sa narratrice oscille entre Alger natale et Paris adoptive :

« Les rues de Bab El Oued me hantent dans le métro, mes voiles se défont sous la pluie normande. »

Cet aller-retour géographique permet une hybridation des identités : l'arabe dialectal se mêle au français, tandis que les souvenirs olfactifs et sensoriels se superposent aux impressions urbaines de la métropole. Boukhedenna transforme le trauma de l'exil – *harcèlement genré en Algérie, racisme en diaspora* – en une forme de sororité transnationale, où l'expérience individuelle devient matière à résilience collective.

Amel Bouchareb prolonge cette réflexion dans ses récits d'exil créatif, où l'Algérie se reconstruit hors de ses frontières. Dans une scène emblématique, une héroïne traversant le Canada confie :

« Mon passeport algérien pèse comme une chaîne, mais mes mots voyagent plus libres que les avions. »

Les allers-retours, visites familiales, envois de colis, appels vidéo transforment l'algérianité en un réseau vivant : les souvenirs de la décennie noire dialoguent avec les hivers québécois, et les violences patriarcales se confrontent aux féminismes locaux. Les récits de Bouchareb explorent les non-dits migratoires, la culpabilité du départ et le deuil des absents, constituant un véritable creuset de créativité hybride où la poésie en darija-français célèbre la résilience des « *filles d'Algérie* » dispersées, révélant une nation élargie par l'absence.

Leïla Sebbar, en véritable pont diasporique, déploie dans ses textes transnationaux des imaginaires pluri-locaux, Alger, Marseille, New York et illustre comment les héritages culturels se confrontent aux espaces migrés :

« L'Algérie me suit en valise, ses silences claquent dans les cafés parisiens. »

Cette géographie éclatée permet de mettre en lumière les tensions entre traditions et libertés conquises, cuisine familiale kabyle et environnement français, tabous genrés et pratiques d'émancipation. Les silences liés aux violences de guerre, incestes familiaux et traumatismes deviennent espaces de solidarité et sororité, tissant une algérianité connective et transnationale.

Ces mobilités produisent une algérianité plurielle et dynamique, où langues (*darja, berbère, français hybride*), mémoires (*coloniale, post-indépendance, décennie noire*) et filiations (*biologiques, adoptives, symboliques*) s'entrelacent. *Les voix féminines excellent dans la révélation des non-dits*, donnant à voir la complexité des identités et la multiplicité des expériences.

Nina Bouraoui, dans *Garçon manqué* (2000), illustre parfaitement l'articulation entre exil, mémoire et identité :

« Entre la maison que j'ai quittée et celle que je n'ai jamais habitée, je cherche ma place. »

La narratrice, confrontée à la double appartenance franco-algérienne, incarne une algérianité déterritorialisée, où le lieu d'origine devient un espace de projection identitaire plutôt qu'un ancrage fixe.

Faïza Guène, avec *Kiffe kiffe demain* (2004), propose une vision complémentaire de l'Algérie migrée et décentrée, où les personnages féminins vivent en France tout en conservant un lien affectif et symbolique avec leur pays d'origine :

« On vit ici, on rêve là-bas, et personne ne nous écoute jamais. »

Par le choix d'une langue orale, directe et proche du parlé, Guène donne voix aux expériences marginalisées, montrant que l'algérianité s'inscrit dans une géographie émotionnelle et sociale dépassant les limites physiques.

Maïssa Bey, dans *Bleu, blanc, vert et Surtout ne te retourne pas*, explore les déplacements intérieurs et mémoriels :

« Chaque pas dans la ville me rappelle les absences et les silences d'avant. »

Pour Bey, la géographie n'est pas seulement physique ; elle est affective et historique, et les villes, maisons et rues deviennent des lieux de mémoire et de reconstruction, intégrant l'expérience féminine dans le temps social et historique.

Kaouther Adimi, dans *Nos richesses*, transpose l'histoire d'Alger dans une temporalité multiple, croisant espace urbain et mémoire individuelle. La librairie d'Edmond Charlot y devient un lieu symbolique de circulation des voix et des mémoires, un espace où les expériences féminines trouvent leur juste place :

« Dans chaque livre qui passe entre nos mains, résonnent des voix que le temps a oubliées. »

Ainsi, l'algérianité contemporaine peut se lire dans des espaces ouverts, hybrides et transgénérationnels, où histoire, culture et subjectivités féminines dialoguent et se reconstruisent.

Enfin, Samira Negrouche développe une algérianité performative et mobile. Dans *Traces* (2012) et *Théorie des coïncidences* (2021), elle mêle espace réel et symbolique, corps et mémoire :

« Mes pas sur cette terre racontent ce que les livres n'osent pas dire. »

Sa démarche illustre que les mobilités contemporaines physiques, mémorielles et émotionnelles sont indissociables de la construction identitaire et de la redéfinition de l'algérianité.

L'analyse comparée de ces œuvres révèle des caractéristiques majeures de l'algérianité féminine dans l'extrême contemporain : elle est plurielle, construite à partir de voix multiples et de mémoires diverses ; elle est mobile, circulant entre exil, diaspora, villes et espaces domestiques ; elle est transnationale et transgénérationnelle, intégrant langues, filiations et solidarités féministes. Ces écrivaines montrent que l'algérianité ne se limite pas à un territoire géographique mais se pense comme un faisceau dynamique de relations, de mémoires et d'expériences, constamment redéfini par les voix féminines.

Ainsi, les géographies mobiles des voix féminines transforment l'algérianité en un processus vivant : l'exil comme émancipation, la migration comme mémoire active, la diaspora comme laboratoire politique. Ces textes concluent ce triptyque en montrant que « *penser autrement* » passe par le mouvement, où l'Algérie se réinvente au croisement des mondes.

Conclusion

L'étude approfondie du corpus de littérature algérienne féminine du XXI^e siècle met en lumière le rôle central et pionnier des écrivaines contemporaines dans la réinvention de l'algérianité. En s'attaquant aux récits dominants hérités de l'Histoire nationale et de la guerre de libération, elles déplacent le regard traditionnel centré sur l'héroïsme masculin pour

valoriser les expériences féminines, souvent marginales, intimes et silencieuses. Les œuvres de Maïssa Bey, Kaouther Adimi, Lynda Chouiten, Samira Negrouche, ainsi que celles des autrices diasporiques telles que Nina Bouraoui et Faïza Guène, illustrent de manière éclatante cette démarche : *elles réévaluent les héritages historiques et sociaux, donnent voix à des mémoires longtemps effacées ou occultées, et redéfinissent la manière dont l'Algérie peut être racontée et imaginée.*

Sur le plan formel, ces écrivaines développent des stratégies narratives innovantes qui participent pleinement à la reconfiguration de l'algérianité. *La polyphonie, l'hybridation des genres et l'écriture de l'intime deviennent des outils pour traduire la pluralité et la complexité de la société contemporaine.* L'alternance des voix, la fragmentation narrative, l'intégration de l'espace intime dans le champ mémoriel ou historique, offrent un dispositif esthétique qui permet d'articuler le personnel et le collectif, le passé et le présent. Ces expérimentations formelles ne se limitent pas à de simples prouesses stylistiques : *elles constituent un instrument critique pour repositionner les femmes et les expériences marginales au centre du récit national, pour interroger les silences et pour révéler les traces de violences sociales et mémorielles longtemps ignorées.*

Par ailleurs, l'analyse des mobilités spatiales, sociales et imaginaires souligne que l'algérianité contemporaine ne se fixe plus sur un territoire géographique unique. L'exil, la diaspora, les déplacements transnationaux, ainsi que les filiations culturelles et intergénérationnelles, créent une algérianité en mouvement, plurielle et dynamique. Les écrivaines déplacent l'Algérie au-delà de ses frontières physiques et symboliques, révélant une réalité où les expériences corporelles, sensorielles et mémorielles deviennent des vecteurs essentiels de la construction identitaire. Elles montrent que l'Algérie peut être pensée comme un espace multiple, traversé par des voix féminines structurantes, où le vécu individuel et la mémoire collective dialoguent et se recomposent.

En définitive, la littérature algérienne féminine du XXI^e siècle illustre que les voix des femmes sont au cœur du renouvellement de l'algérianité dans l'extrême contemporain. En réinterrogeant les héritages, en expérimentant de nouvelles formes narratives et en explorant des géographies mouvantes, ces écrivaines offrent une lecture critique, plurielle et sensible de l'Algérie. Leur travail montre que implique d'intégrer pleinement les expériences féminines et de reconnaître la richesse des voix multiples qui, à travers leurs perspectives variées, participent à la construction d'une identité littéraire et culturelle ouverte, fragmentée, dynamique et transnationale. **Ces œuvres invitent à considérer l'Algérie non comme un concept figé, mais comme un processus vivant, continuellement réinventé par la mémoire, l'écriture et la voix féminine.**

Références

- ADIMI, Kaouther (2017). *Nos richesses*. Éditions du Seuil.
 — (2019). *Les Petits de décembre*. Éditions du Seuil, coll. « Fiction & Cie ».
- BEY, Maïssa (2006). *Bleu, blanc, vert*. Éditions de L'Aube, coll. « Regards croisés ».
 — (2005). *Surtout ne te retourne pas*. Éditions de L'Aube, coll. « L'Aube poche ».
- BOURAOUI, Nina (2000). *Garçon manqué*. Éditions Stock, coll. « La Bleue ».

PAVIS, Patrice (1999, printemps). Le *gestus* brechtien et ses avatars dans la mise en scène contemporaine. *L'Annuaire Théâtral*, n° 25.

<https://www.erudit.org/fr/revues/annuaire/1999-n25-annuaire3671/041380ar.pdf>

Pour citer cet article

Amel MESLI, « Penser autrement l'algérianité : La contribution des voix féminines dans la littérature algérienne du XXI^e siècle », *Paradigmes*, vol. IX, n° 02, mai 2026, p. 173-185.